

Du train où vont les choses à la fin d'un long hiver
Francis Dannemark

NOTE DE L'AUTEUR

Un long titre pour un roman si mince, n'est-ce pas ? Techniquement, c'est un double heptamètre. Deux vers de sept pieds. Ce titre qui est venu tout seul, je l'ai conservé parce qu'il donne le *la* du roman, cette musique et pas une autre, régulière et peut-être apaisante comme un voyage en chemin de fer.

C'est l'histoire d'un homme qui s'en va. Qui laisse derrière lui ce qui a été sa vie jusque-là. Il s'appelle Christopher. La cinquantaine, un travail dans le monde de la culture, une sorte de fatigue dans laquelle on verrait bien un reflet de la fatigue du monde, le nôtre du moins, celui qui a perdu le nord et toute la rose des vents.

Ce roman, je l'ai écrit comme on s'échappe. Comme on va se réfugier une semaine sur une petite île ou dans un hôtel deux étoiles perdu entre forêts et prairies. N'ayant ni l'envie ni la possibilité de partir, j'ai écrit un voyage. *Du train où vont les choses...* n'est pas un vrai roman de gare mais c'est un vrai roman ferroviaire : tout se passe dans un wagon de chemin de fer entre Bruxelles et Lisbonne.

Pour que mon personnage ne s'ennuie pas, je lui prêté une compagne de voyage. Elle s'appelle Emma. Elle ressemble à l'actrice Holly Hunter. Ce n'est pas quelqu'un qui s'en va – mais elle avance avec des hauts et des bas, des détours et des questions. Ce sont, elle et lui, des gens un peu perdus, un peu maladroits. Ils ont des doutes. L'amour leur joue des tours. Néanmoins ils restent aimables. Heureusement, sinon l'histoire serait très sombre. Or elle ne l'est pas. C'est une comédie. Avec une pointe d'amertume et un peu de mélancolie, sans quoi l'humain ne s'y retrouverait pas.

Quand sont parus mes premiers romans, au début des années 80, le jeune homme que j'étais alors a évidemment aimé que l'on compare ses livres aux films de Wenders et d'Antonioni. Mais cette comparaison n'a pas été valable longtemps. J'aimais trop les comédies anciennes, celles de Lubitsch et d'Howard Hawks, de Frank Capra, de George Cukor ou de Preston Sturges.

À ma façon, en travaillant par petites touches et en pratiquant l'art du sous-entendu, j'aime bien l'idée que je rends discrètement hommage à ces magiciens. Sans eux, j'aurais plus d'une fois oublié que la vie est un jeu d'ombres et de lumières et qu'elle est belle si on la saisit légèrement.

Francis Dannemark, à Bruxelles, le 29 août 2010

Du train où vont les choses à la fin d'un long hiver
Francis Dannemark

EXTRAIT

Christopher porte son regard sur le paysage nocturne où brillent des lumières passagères. Il va dire quelque chose, murmure deux mots, se tait encore un long moment avant de parler.

— J'ai pris le train parce qu'il est tellement plus lent que l'avion et parce que j'avais besoin de... de me mettre dans un coin sans bouger, la tête collée à la fenêtre, pour sentir le temps qui passe. L'été dernier, lors de quelques jours de vacances avec mes enfants qui allaient l'un et l'autre voler de leurs propres ailes pour de bon, je me suis rendu compte, un matin, alors que je préparais la table du petit-déjeuner sur la terrasse, que la vie était vraiment aussi courte qu'on le dit dans les livres, plus courte encore, et que j'avais vécu tant de choses si vite qu'elles n'avaient pu avoir le temps de laisser de traces. J'ai eu l'impression que je venais de passer des années dans un train à grande vitesse et que tous les paysages traversés s'étaient mêlés pour former... une sorte de mauvais tableau... une photo floue qui vous fait penser qu'il est très urgent de voir un ophtalmologue... Ce matin-là, j'ai su confusément que je voulais arrêter. Descendre de ce train fou dont le conducteur augmente la rapidité pour que l'ivresse de la vitesse fasse oublier aux passagers que le convoi va tout droit vers un mur... Mais je me suis perdu dans mes phrases, ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

— Il n'est pas trop tard.

— Je voulais dire que je me suis trompé de besoin. Je croyais avoir besoin de voyager seul et de rester silencieux vingt-quatre heures pour regarder en face le temps qui passe. En réalité, j'avais besoin d'autre chose. J'avais besoin, je crois, de partager un peu de temps volé avec une aimable inconnue.

— C'est gentil de dire ça.

— C'est peut-être gentil mais c'est surtout très vrai.

— Dites-moi, à propos de besoin, n'auriez-vous pas celui de manger ? Vous m'accompagnez ?

— Je suis votre homme.